

Le chant du bouc ou La guerre de Troie aura donc lieu

Distribution :

Conférence 1 : Théo

Kronos : Lisa

Apollon : Tom

Artémis : Léonie

Dionysos : Illoe

Les dieux : Orlanne, Arthur, Mathilde, Clara, Bryan, Romain, Ninon, Lilian, Samuel, Camille, Charlotte, Héloïse, Sarah, Anatole

Oracle : Anatole (chanté)

Présentatrice : Sarah

Achille : Arthur

Agamemnon : Bryan

Clytemnestre : Mathilde

Iphigénie : Clara

Ménélas : Romain

Chœur 1

Coryphée : Camille

Chœur (chanté) : Anatole, Illoe, Lisa, Héloïse, Charlotte, Léonie, Théo, Samuel, Lilian

Conférence 2 : Orlanne et Ninon

Chœur 2 :

Coryphée : Héloïse

Chœur : Sarah, Illoe, Anatole, Léonie, Théo, Lilian, Orlanne, Tom, Camille, Lilian

Abraham : Théo

Isaac : Samuel

Actrice : Ninon

Chœur 3 :

Coryphée : Léonie

Chœur : Les autres (sauf Bryan, Mathilde, Clara, Romain et Arthur)

Conférence 3 : Samuel et Sarah

Chœur 4 : Tous (sauf Bryan, Mathilde, Clara, Romain et Arthur)

Chœur dernière scène : Tous (sauf Bryan, Mathilde, Clara, Romain et Arthur)

Hélène et Paris

Conférence 1 sur la tragédie

La tragédie a ceci de particulier, de captivant, que l'on connaît toujours la fin. On ne connaît pas toujours la fin, mais on sait néanmoins comment cela va finir : mal. Et c'est précisément là le propre d'une tragédie.

Il s'agit évidemment, dans vos esprits, d'une forme théâtrale, d'autant que nous sommes ici dans un théâtre. Un beau théâtre par ailleurs. Je ne dis pas ça parce que j'y joue. Objectivement c'est plutôt un beau théâtre. Et pratique en plus. Et accueillant. Il fait la bonne taille. Je ne sais pas vraiment s'il y a une bonne taille pour un théâtre. Mais si l'on me demande, j'aurais tendance à dire que la taille est bonne du moment que l'on peut entendre et voir les acteurs sans assistance d'aucune sorte. Telle que des microphones ou des relais caméra pour ne citer que ces types d'assistances.

Alors des théâtres il y en a de toutes sortes, on a le théâtre dit à l'italienne, celui qu'on connaît sans doute le plus. Il n'est pas spécialement immense, contrairement aux théâtres antiques. On est sur des formes à taille humaine comme on dit. Dans ces théâtres-là tout le monde est assis face à la scène mais il n'y a plus de gradins mais bien des loges, des balcons... Et la scène visible n'est que la partie visible de l'iceberg (je ne développerai pas ce qu'est un iceberg maintenant, d'autant que ce ne sont pas nos salades) puisque les coulisses, que ce soit sur les côtés, au-dessous ou en dessus, possèdent un volume égal à l'espace scénique mais invisible aux yeux des spectateurs. Grossièrement le théâtre à l'italienne. Alors ici ce n'est pas du tout le cas, déjà puisqu'il n'y a pas de balcons et que le rideau étant fermé c'est bien la totalité de la scène qui vous est invisible. On peut donc clairement affirmer que nous ne sommes pas dans un théâtre à l'italienne mais bien dans une ancienne fabrique d'allumettes.

Allumettes peu connues pour faire de bonnes actrices mais qui sont néanmoins tout à fait utiles pour allumer un feu, par exemple un feu sous une casserole de lait.

Et si du lait chauffe alors il bout et si il bout alors il déborde. C'est systématique, on ne peut rien y faire. C'est inexorable.

Alors me direz-vous pour ne pas qu'il déborde il suffit de ne pas trop le chauffer. Néanmoins c'est encore une fois indispensable si on veut boire du lait chaud, en hiver par exemple. Et je me retrouve donc à surveiller mon lait comme du lait sur le feu. Comme quoi les choses sont bien faites.

La tragédie, puisque c'est là le sujet qui nous intéresse, c'est en quelque sorte du lait qui chauffe, et quelque chose, ou quelqu'un, un événement en somme, un défaut de l'humain, une intervention divine, l'inexorabilité du destin qui arrive à grands pas prête à faire son œuvre fera que la surveillance de la chaleur qui monte, qui réchauffe peu à peu, cette surveillance sera mise à mal, sera distraite, le temps d'un instant, parfois un simple instant et qui viendra porter le coup du destin sur nos plaques de cuisson, en l'occurrence c'est plutôt du gaz : le lait déborde. C'est une tragédie.

Prenons l'exemple d'une tragédie connue de tous ou du moins de la plupart, Roméo et Juliette. Ma casserole est Vérone, très belle ville au passage, en plus c'est à quoi une heure une heure et demie de la plage, le feu sous celle-ci est le conflit qui oppose les deux familles, Capulet et Montaigu. Ce feu va permettre par sa chaleur de créer une situation propice à nos deux amants pour se rencontrer. Rencontre qui se fera au cours d'un fameux bal qu'organise les Capulet mais dont les Montaigu ne sont pas invités alors que Mercutio pourtant amis des Montaigu l'est lui et invite Roméo qui lui est un Montaigu. Mais plus il se réchauffera, plus l'ébullition sera proche, entraînant la mort de Tybalt, celle de Mercutio et au climax du débordement cette terrible confusion de mort, qui mènera Roméo à se suicider

faute d'avoir appris que son aimée n'est pas vraiment morte, elle aussi se suicide car son aimé à elle est vraiment mort. Le lait déborde, souille les plaques de cuisson. C'est une tragédie.

Vérone est pleine de Romeo et Juliette qui se retrouvent chauffés par le conflit des familles, et quelques mésaventures viendront faire faillir la surveillance de ce... voilà, et donc à la fin ils meurent. Et c'est finalement très triste tout ça.

Alors, je me suis permis de vous raconter tout ça pour vous prévenir. La représentation à laquelle vous allez assister est une tragédie. Alors dans le cas qui est le nôtre, la faute, si on veut absolument un fautif, ou du moins la cause de tout ça c'est les Dieux. Ici nous sommes dans la mythologie grecque, c'est une tragédie, autant vous dire que les dieux... Vous ne pourrez pas faire les surpris. Tout ça finira mal mes amis, tout ça finira mal... C'est moi qui vous le dis.

L'assemblée des Dieux

KRONOS

Immortels de tous les horizons
salut.

La puissante Artemis s'estimant offensée exige un sacrifice.

PLUSIEURS DIEUX

Oui oui un sacrifice un sacrifice !

Enfin.

On s'ennuie ici.

La vie d'immortel c'est mortel.

Un sacrifice, un sacrifice.

Vive Artemis !

KRONOS

L'armée des Achéens est aujourd'hui immobile.

Nul vent favorable à leurs navires

tant que nous n'aurons pas tranché.

L'histoire des hommes qui nous divertit tant est arrêtée.

Les Achéens seront-ils capables de vaincre Troie ?

Si vous voulez savoir la suite

Accordez-vous à Artémis ce qu'elle demande ?

PLUSIEURS DIEUX

Sacrifions sacrifions. Du sang !

KRONOS

Parle puissante Artemis

ARTÉMIS

J'exige peu de chose.

La vie d'une fille.

Le sang pur d'une gorge virginale.

PLUSIEURS DIEUX

D'accord d'accord. Un sacrifice un sacrifice

ARTÉMIS

Ensuite plus d'histoires. Leurs vaisseaux de guerre

Pourront reprendre la mer

et parvenir jusqu'à Troie

et leurs glaives à nouveau levés renverser les citadelles.

DIONYSOS

Artemis s'y entend pour paralyser les glaives !

KRONOS

Imitons la douce folie des hommes et faisons
un débat démocratique.

PLUSIEURS DIEUX

Non non pas de débat, un sacrifice !

Si si un débat c'est amusant !

KRONOS

Qu'apparaisse Iphigénie
Puisque tel est son nom de mortelle.
Que Dionysos et Apollon argumentent le débat.

APOLLON

Le débat semble déjà commencé.
Avez-vous déjà aimé le corps d'une femme mortelle ?

DIONYSOS

Oui. Et aussi le corps d'un homme
Sur cette question je suis imbattable.

APOLLON

Le corps de cette fille qui nous est livré par la colère
d'Artemis
si nous le laissons vivre
sera non seulement un beau corps de femme
mais la mère d'abondantes mères
une race de fils et de filles...

DIONYSOS

Examinez ce corps.
Albâtre délicieux.
Élixir des sens exquis.
Ô cette épine dorsale. Ô ce fessier superbe.
Ce cou flexible.
Ce cœur qui pulse et gonfle ô passions.
Ô désirs ô Hybris ô folie

APOLLON

Allons.
Ce sont partout les mêmes corps en tous les temps
sur toute la terre.

DIONYSOS

Argument faible et qui me surprend venant de toi
divin Apollon.
Chaque fessier a une forme unique.
Celui-ci est parfait.
Il ne peut appartenir qu'aux dieux.
Ce poème de chair de peut décevantement se corrompre
et pourrir sur la terre.
Mamelons tétins lait du sein tout ce qui est d'une femme.
Courbe des hanches
Ton du hâle taches de rousseur chevelure rondeur fluide
tout ce qui est d'une femme est ici perfection.

APOLLON

Tu me contrains à répéter mon argument tu n'as pas entendu :
oui est elle très bien faites
faite pour recevoir des fils aussi bien que des filles.
Voici le noyau
qui engendrera tout le verger.

Serez-vous gloutons au point de manger le fruit
qui vous privera d'un millier d'arbres ?

PLUSIEURS DIEUX

Apollon a raison. Soyons patients.
Nous avons tout notre temps.

APOLLON

Laissons aux fruits le temps de passer la promesse des fleurs.

DIONYSOS

Elle n'est pas humaine. Ne le voyez-vous pas ?
Elle exhale de la tête aux pieds
un rayonnement.
Nous serons tous ses époux
travaillant dans la nuit du nouveau marié.
Nous en ferons une déesse
et de cette divine greffe alors
naîtra comme Apollon l'a dit
toute une race magnifique d'immortels.
Toutes les choses contentent l'âme
mais cette beauté la contente tout à fait
car seuls les hommes imbéciles distinguent l'âme du corps.
Nous autres fils du cosmos
savons bien que si le corps n'était pas l'âme
l'âme ne serait rien.

APOLLON

Tu parles bien démagogue.
Il appartient à nous autres immortels
de défendre
la fourmi le grain de sable et la ronce
qui chacun à sa place œuvrent pour l'univers.
Nous appartient-il d'engrosser l'avenir
ou de l'égorger sur nos autels ?

DIONYSOS

Soit. Engrossons. Engrossons.

KRONOS

Vous avez bien disputé. Beau débat démocratique.
Chacun de vous a ses raisons et chacun
a raison dans ses raisons.
Comment trancherons-nous ?
Qui parmi nous achèvera le débat d'un bel argument imparable ?

ARTÉMIS

Moi.

Voici ce que je dirai :
j'ai fait le tour de la terre entière porté
par le souffle des vents. La terre ne m'a jamais fatiguée.
Nul parmi vous ne se fâchera si je dis que la terre est plus belle que notre Olympe souvent
dévastée par nos vains combats.

KRONOS

Allons farouche Artemis prudente chasseresse
Nous t'accordons cet argument qui met tout un chacun d'accord avec toi :
les hommes et les femmes sont nos fardeaux
nous les portons avec nous partout où nous allons
Pourtant il n'y a pas plus délicieux fardeau.

ARTÉMIS

Voilà le point sensible Kronos notre père à tous :
ce monde est soumis à ta loi qui vieillit et corrompt
et tue et fait que tout ce qui vit ne fait que passer.

KRONOS

Oui.
C'est le prix que nous payons
au droit d'être immortels. Continue.

ARTÉMIS

Cette hospitalité que nous donne la terre
ne nous est-il pas permis de la rendre quelquefois ?
Et d'accueillir parmi nous quelques beaux mortels
à qui nous pourrions dire « ce que vous ressentez
à la vue du ciel de l'eau d'une foule vivante
nous autres immortels le ressentons aussi » ?

APOLLON

Le sang n'a-t-il pas assez coulé sur nos autels ?
Ne sommes-nous immortels que pour offrir la mort ?

ARTÉMIS

Tu pleures sur des élus divins Apollon.
Plaçons donc cette vierge à mes côtés et que sa beauté
appartienne à tous sans être prise par aucun.

DIONYSOS

Cueillir ce précoce lilas et se contenter de son parfum !
Tu es vraiment trop dure, ô puissante Artemis.

KRONOS

Divins immortels quelle est votre sentence ?
Soit. Elle mourra.
Artemis a bien parlé.
Que la vierge appartienne à la vierge à jamais.
Allons. Que l'on prévienne les prêtres chez les hommes.
Qu'ils préparent Iphigénie puisque tel est son nom de mortelle
et nous mettons nos habits de fête
et soyons prêts aussi
à la recevoir à l'aube du prochain jour.

APOLLON

Aucune pluie jamais ne lavera ce sang.

Oracle

Léda enfant de Thestios, eut trois filles
Phébé, Clytemnestre et Hélène, si divine...
Jeunes Grecs vinrent prétendre à sa main :
Terribles menaces éclatèrent
Était-ce une offrande du destin
Il y avait un risque de guerre !
Chaque prince craignait de n'pas avoir, la jeune fille
L'affaire rendait Tyndare, son père, tout fébrile.
Il n'avait qu'une unique solution : la donner et n'pas la donner
Habile Tyndare magnat ses pions et il lui vint une bonne idée :
Il fit jurer les prétendants, qui avaient poignets droits liés,
à s'engager solennellement pour protéger sa fille aimée,
et ça peu importe lequel de ces vaillants aurait Hélène :
Ces messieurs s'étaient engagés les yeux rivés vers l'éternel.
Ensuite Tyndare, demanda à Hélène de choisir l'un de ses beaux courtisans...
...Celui qui portait le doux vent d'Aphrodite :
aurait l'honneur de devenir son amant !
Hélène fit le mauvais choix, elle épousa Ménélas
Comme ce fier homme était riche et Madame un peu avare (michto)
Tyndare nomma le chanceux roi du sublime royaume de Sparte
sans se douter que Pâris agirait tel un bâtard...
Le fourbe Pâris profita de l'absence de ce dernier (hélas Ménélas)
Qui était aux funérailles de son ancêtre Catrée
Hélène complice profita de l'absence de son mari
Pour lui dérober ses biens et s'échappe avec Pâris (michto)
Ménélas fût humilié et cela devant tous les grecs,
Le roi de Sparte outré prit une décision concrète :
Il invoqua immédiatement les anciens serrements de Tyndare
Ménélas laissa sereinement son frère dirigeant de cette bagarre ! (hey, hey, hey)
Boucliers, chevaux, chars : ont donc été lancés
Contre la ville de Troie où Hélène s'était cachée
Mais Agamemnon a goûté à la vengeance d'Artémis
Donc la flotte est bloquée sur l'une des plages d'Aulis
Le brave avait humilié la déesse de la chasse :
Le prix était le sang pour effacer cet acte
Les dieux viennent me souffler qu'ils n'exigent qu'une seule chose :
La fille d'Agamemnon, Iphigénie, pour que le vent n'soit plus en pause !

La grande fête

PRÉSENTATRICE

Ladies & gentlemen please welcome
You who have come
You Greek Nation who in this place gathered
United in Aulis under the Kings' banners
who are armed and raging against the city Troy
who have come to honour the pledge of Tyndareus
to expunge the insult that was borne by the Greeks
Raise your glasses and drink your fill
Dance, celebrate, live
For tomorrow you'll die
Enjoy these sane bodies
Drown yourselves in rich wines
Tomorrow you will drown in deep rivers of blood

Underneath Heaven's vault
Underneath Artemis' moon
Make way for our mightiest
Make way for our heroes

Welcome and hail the almighty king
Let all knees bend and heads bow down

Agamemnon

Worthy son of Atreus
Husband to Clytemnestra
King of kings who unites the Greeks under one flag
Who had a fleet be built that could hide the skyline
To sail across the sea and conquer Troy at last
and pledged before the gods that he would not decline

Menelaus

Brother of Agamemnon
He is king of Sparta
He is Helen's husband
reckless, impetuous, denied and yet faithful
eager to smite Paris and defeat a city
to regain what is his, and earn deserved prestige
will prove his worth to all under Ilium's walls

Achilleus

Son of a goddess and of a simple mortal
made invulnerable by the Styx' waters
He is the bravest man who ever tread the earth
came as far as Aulis to go off to this war
Arsonist to Lesbos
He seeks in these battles
the eternal renown in each of our accounts

Chœur 1

CORYPHÉE

Voilà les jours pesants de l'été
l'aube qui jette les gens dans les champs
parmi la moisson épaisse.
Le chardon est en fleurs
la cigale se saoule de son chant
les chèvres sont grasses
les jours plus longs
le vin meilleur
et les hommes alanguis au moment de la sieste.
Voilà vers le levant à perte de vue les vallons de la terre d'Aulis.
Et là vers le couchant à perte de vue
la mer bleu
et une infinité de vaisseaux amarrés au rivage
avec leur cargaison.

CHŒUR

Trois mille guerriers grecs
les meilleurs de nos hommes
leurs chars leurs chevaux leurs armes flamboyantes
impatients de se jeter dans la guerre.
La chaleur brûle leur peau
Hélios leur cuit le crâne
la mer couleur de vin
leur tourne la tête
les vents ne bouillonnent pas :
ils retiennent leurs souffles contraires.

CORYPHÉE

Les oracles refusent de répondre.
Les hommes
attendent.
Cinquante jours au cœur de l'été
pas davantage.
Voilà ce que dure la saison navigante.
Bientôt viendront les pluies de l'arrière-saison
qui rendront la mer périlleuse
jusqu'au printemps jusqu'à ce que le figuier
pousse des feuilles aussi grandes que la main.
Il faut saisir l'instant parmi cette poignée de jours d'été.

CHŒUR

Mais le vent est mort les hommes s'énervent.
Les vivres s'épuisent les amarres se rompent
les coques se déchirent.

CORYPHÉE

Les murailles de Troie appellent l'armée grecque.
Un port qui offre un bon mouillage
sur la mer indomptable.
Une belle cité humaine bien riche
fermée à ce qu'on dit par sept portes d'or.

La gloire de tuer brûle leur cœur
la gloire de dépouiller des ennemis illustres
de répandre le sang noir des Troyens.
Mais le vent est mort les hommes s'énervent
les vivres s'épuisent les amarres se rompent
les coques se déchirent.
Panique dans une main et
déroute dans l'autre.
Les femmes tendent leurs bras vers les dieux
tremblant pour leurs enfants et pour leurs hommes
craignant que la mort se saoule de leur sang.

CHŒUR

Les flèches les arcs les javelots d'airain
les boucliers les lances les épées les armures de bronze
étincellent sur la mer éblouissante.

CORYPHÉE

Mais la mer et les vents immobiles
refusent à ces guerriers l'illustre hécatombe. ?
Oh les dieux !
Oh oh oho vous les dieux !
Comment agissez-vous ?

CHŒUR

À quoi ressemblez-vous ?
Bâfrez-vous figues et raisins ?
Êtes-vous soiffards d'hydromel ?
Avez-vous cornes et sabots ?
Portez-vous griffes et crinières ?

CORYPHÉE

Oh oh oh vous les dieux !
Quel baragouin jaspinez-vous ?

CHŒUR

Quel baragouin jaspinez-vous ?
Ou bien peut-être chantez-vous ?
Langues de dieux langues d'oiseaux.
Langues d'oiseaux langues de feu.
Oh oh oh vous les dieux !
À quoi ressemblez-vous ?

CORYPHÉE

Un bruit monte. Écoutez.

Ne viens pas ma fille

AGAMEMNON

Ma fille qui s'approche, et court à son trépas,
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père,
Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirais si j'osais l'achever.
Prends cette lettre ; cours au-devant de la reine ;
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point ; prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte.

Conférence 2 sur le vent

NINON

Vent frais, vent du matin, vent qui souffle au sommet des grands pins, joie du vent qui souffle, allons vers les grands vents frais, vents du matin, vents qui souffle au sommet des grands pins, joie du vent qui souffle, allons vers les grands vents. (bis repetita)

ORLANNE

Christophe Colomb disait « Nonobstant, m'sieur l'major, que la discipline mélétaire elle n'est pas subséquente de la chose, j'voudrais vous serrer la pince. ».

Citation du Sapeur Camember, une bande dessinée de Christophe Colomb dont le prénom était en réalité George.

L'autre Christophe Colomb disait : « On ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où on va ».

NINON

Si on analyse quelque peu cette phrase on peut donc en déduire que ce grand navigateur avait pour habitude de se paumer... Et vas y que je te traverse l'atlantique, que je te découvre les Amériques. Un gars sûr. Un gars sûr oui, mais perdu.

ORLANNE

Pourquoi vous parler de Christophe Colomb. La raison est simple, en réalité nous n'allons pas traiter avec vous de l'homme mais de ses bateaux.

NINON

Le Santa Maria, la Pinta et La Niña.

Une Caraque, qui est un grand navire, et deux caravelles, plus petites, mais ce n'est pas la taille qui compte.

ORLANNE

En réalité nous n'allons pas traiter avec vous de SES bateaux, mais de bateaux en général.

NINON

En effet, à présent que nous sommes tous réunis ici ce soir, mes biens chers frères, mes biens chères sœurs, un bateau, c'est quoi qu'est-ce ?

ORLANNE

Quelle que soit sa taille, un bateau comprend toujours divers éléments constitutifs. On trouve un flotteur, solide, fermé, assurant l'étanchéité, constitué principalement de la coque et éventuellement d'un pont la recouvrant. Il dispose d'un système propulsif, souvent d'un appareil à gouverner. Suivant l'utilisation du bateau, on trouve ensuite divers locaux : logement, cale, soute, compartiment machine, et des équipements lui permettant d'assurer sa fonction, comme des grues pour les cargos.

Prenons pour exemple, afin de clarifier cet exposé, la galère grecque. Ça a un nom savant mais nous allons faire simple et nommer cela, galère.

NINON

Que diable allaient-ils faire dans ces galères ?

ORLANNE

Bâtiments fins, élégants, rapides. Construits avec un grand soin mais demeurant fragiles.

D'environ 35m70 de long et de 3m43 de large. L'arrière, la poupe, surélevée, facilite l'échouage pour le débarquement sur les plages. Vingt-cinq avirons de chaque bord et un mât unique portant une grande voile carrée. Ces navires pouvaient atteindre jusqu'à 10 miles à l'heure soit 16 km/h.

Si je reprends la définition donnée, une galère est bel et bien constituée d'un flotteur, ici une coque en bois, d'une barre, afin de pouvoir définir un cap, et effectivement divers locaux comme une cale. Mais ce qui nous intéresse avant tout c'est son moyen de propulsion : la voile. Pour expliciter ce propos, je vous propose un intermède poétique.

NINON

Quand j'étais jeune et fier et que j'ouvrais mes ailes,
Les ailes de mon âme à tous les vents des mers,
Les voiles emportaient ma pensée avec elles,
Et mes rêves flottaient sur tous les flots amers.

Je voyais dans ce vague où l'horizon se noie
Surgir tout verdoyants de pampre et de jasmin
Des continents de vie et des îles de joie
Où la gloire et l'amour m'appelaient de la main.

J'enviais chaque nef qui blanchissait l'écume,
Heureuse d'aspirer au rivage inconnu,
Et maintenant, assis au bord du cap qui fume,
J'ai traversé ces flots et j'en suis revenu.

Et j'aime encor ces mers autrefois tant aimées,
Non plus comme le champ de mes rêves chéris,
Mais comme un champ de mort où mes ailes semées
De moi-même partout me montrent les débris.

Cet écueil me brisa, ce bord surgit funeste,
Ma fortune sombra dans ce calme trompeur ;
La foudre ici sur moi tomba de l'arc céleste
Et chacun de ces flots roule un peu de mon cœur.

ORLANNE

C'est de Lamartine.

Grande drapée blanche ou de couleur, tendu quand bousculé, en berne quand au repos, tu permets à nos marins de parcourir les flots.

Ça c'est de moi.

NINON

La voile c'est ce qui fait du marin cet être aventurier, explorateur et à la merci des éléments. Il sera, telle une feuille portée au gré du vent, ou mis à l'arrêt lorsque celui-ci ne souffle pas.

ENSEMBLE

Le vent.

ORLANNE

C'est un peu étrange le vent tout de même. Cette force, parfaitement invisible, que nous

parvenons à nous figurer mais que l'on ne voit pas. Que l'on ressent, qui nous énerve ou qui nous transporte.

NINON

Le marin, l'alizé, la bise, harmattan, le sirocco, le cers, les Zéphyrus et évidemment la tramontane con.

ORLANNE

Le vent c'est notre connexion à la Terre. Je ne parle pas du sol, je parle à la Terre, au globe, à ce caillou qui, lui aussi, dérive dans l'univers. Le vent qui souffle c'est l'expression directe de notre vie. Il est créé par la confrontation des différentes températures qui s'opposent entre l'équateur et les pôles.

Il est la source des brises, des tempêtes, des ouragans et des tornades. Il souffle. Sur la Bretagne armoricaine par exemple.

NINON

Se prendre un vent n'est pas toujours chose facile, mais c'est par lui que l'on traverse les flots.

ORLANNE

Et ce vent, ce simple vent, capricieux et imprévisible, ce simple vent est ce qui fait avancer nos galères grecques. C'est sa propulsion, son carburant, son kérosène. Il donne vie à ce bâtit de bois.

Et par son absence une flotte entière est à l'arrêt, une jeune fille menace d'être sacrifiée et un serment d'être brisé. Le monde entier est pendu à cette bouche divine, guettant avec angoisse la risée sur les vagues annonciatrices de ce souffle vertueux qui les mènera à leur destinée et qui apportera à cette histoire un dénouement heureux. Et pourtant, le vent ne souffle pas, et tout ce beau monde est bloqué, privé de ce propulseur permettant de mettre en branle leurs embarcations.

NINON

Mais du coup, sur une galère, elles servent à quoi les rames ?

Chœur 2

CORYPHÉE

De Mycènes, la ville des Cyclopes,
Le fils d'Atrée avait amené les guerriers
Marins, rassemblés sur ses cent bateaux,
Et, avec lui, il y avaitAdraste,
Le chef, un ami pour son ami.

CHŒUR

Pour que la Grèce pût se faire payer la dette,
De la femme, qui avait fui son palais
Vers un mariage barbare.
Mais le vent ne souffle pas.

CORYPHÉE

Avec autant de bateaux pour les gens
De Locride, le fils d'Oïlée était venu. Il avait quitté
La glorieuse ville de Thronion

CHŒUR

Pour que la Grèce pût se faire payer la dette,
De la femme, qui avait fui son palais
Vers un mariage barbare.
Mais le vent ne souffle pas.

CORYPHÉE

J'ai vu l'emblème de la poupe
De Nestor Gérézien, venu de Pylos :
C'était l'Alphée, son voisin,
Figuré avec des pieds de taureau.

CHŒUR

Pour que la Grèce pût se faire payer la dette,
De la femme, qui avait fui son palais
Vers un mariage barbare.
Mais le vent ne souffle pas.

CORYPHÉE

Les Enianes avaient équipé
Douze bateaux, Gounneus,
Leur prince, les commandait. Et tout près d'eux,
Voici les maîtres de l'Élide,
Tous les gommés dans l'armée les appelaient Epéens.
Eurytos leur commandait.
Il amenait l'Ares des Taphiens,
À la rame blanche. Mégès était leur roi,
L'enfant de Phylée.
Il avait quitté les Echinades,
Les îles ingrates aux marins.

CHŒUR

Pour que la Grèce pût se faire payer la dette,
De la femme, qui avait fui son palais

Vers un mariage barbare.
Mais le vent ne souffle pas.

CORYPHÉE

Ajax, nourri dans l'île de Salamine,
Joignait son aile droite à l'aile gauche de la flotte
Il la poussait au plus près, entremêlant
Aux dernières rames
Ses douze bateaux à lui, les plus agiles de tous.
Je les ai vus, tels qu'on m'avait dit qu'ils étaient,
Les hommes sur ces bateaux
Si l'un les approche
De ses barges barbares,
Il n'en rapportera par le retour.
Tel qu'ici j'ai vu
Le passage des bateaux,
Comme je l'ai entendu dire chez moi, je conserve
La mémoire des forces qui furent appelées.

CHŒUR

Pour que la Grèce pût se faire payer la dette,
De la femme, qui avait fui son palais
Vers un mariage barbare.
Mais le vent ne souffle pas.

Ménélas/Agamemnon

AGAMEMNON

Beau parleur arrogant, où prends-tu telle audace ?

MÉNÉLAS

Je suis calme. J'attends. Regarde-moi en face :
C'est là ce que j'attends pour lancer mon discours.

AGAMEMNON

Crois-tu donc m'obliger à tenter des recours ?
Tu n'es rien plus que moi : ni plus fou ni plus sage...

MÉNÉLAS

Vois ces révéléteurs d'un criminel message.

AGAMEMNON

Je vois entre tes mains ce que chacun peut voir
Et je ne vois rien là qui puisse m'émouvoir
Le butin d'un voleur. Ces lettres m'appartiennent

MÉNÉLAS

Et moi je veux, aux Grecs, dire ce qu'elles contiennent.

AGAMEMNON

Où as-tu pris cela ? Quand, comment, de quel droit ?

MÉNÉLAS

J'attendais le retour de ta fille, à l'endroit...

AGAMEMNON

Épier son propre frère, ô Dieux, quelle impudence !

MÉNÉLAS

Non ! Ce n'est que l'effet d'une juste prudence.

AGAMEMNON

De quoi m'accuse-tu ?

MÉNÉLAS

De manquer à ta foi.
Aujourd'hui, hier, demain, toujours une autre voix...

AGAMEMNON

Langue habile aux propos qui distillent la haine.

MÉNÉLAS

Abandonne un instant cette posture hautaine
Et ne t'emporte pas contre des vérités
Que devant tous enfin il me faut révéler.
Ressouviens-toi d'un temps — il n'est pas si lointain —
Où tu rêvais déjà d'un glorieux destin :
Rassembler tous les Grecs sous ton autorité,
Revêtu d'un manteau des hautes dignités,
Si ton front paraissait décliner ces honneurs

Tu en brûlais d'envie tout au fond de ton cœur.
Tu étais humble alors, ta porte était ouverte
À tous. Ton amitié perfide était offerte
À chacun, même à qui n'avait aucun désir
De s'allier à toi et c'était ton plaisir
De leur serrer la main. Misérable stratège
Tu tentais d'acheter, avec de tels manèges
– Et sans te découvrir — le titre proposé
À l'ambition de tous et par toi convoité.
De tes ruses enfin, digne couronnement,
Tu recevais le prix. Oui le commandement
Suprême de l'armée. À l'unanimité !
Aussitôt tu deviens un autre en vérité,
Tu t'enfermes chez toi, tu ne connais personne
Est-ce ainsi que l'on vit quand on est honnête homme ?
Non ! Devenant puissant, il convient de rester
Fidèle à ses alliés, ses parents, ses idées.
Et sur ce premier point, je te juge coupable.
Mais ce n'est pas le seul ; il m'est insupportable
De voir tes voltes faces, tes détours ambigus
Écoute encore, frère, car je suis résolu
À débonder mon cœur. À Aulis, la Fortune
Se détourne de toi. Tu erres, taciturne
Observant, impuissant, les voiles affalées,
Les nacelles figées, les troupes désolées...
Mais les Dieux, s'entêtant à endiguer les vents
Abattent ton orgueil. Insensé, poursuivant
Ton rêve ambitieux, sourd aux chefs qui complotent,
Tu tergiverses, hésites à congédier la flotte...
Pourtant les Grecs sont las d'attendre vainement
Pas un signe d'espoir à l'horizon. Néant !
Tu réclamais mon aide : « Que faut-il que je fasse ?
Trouvons vite un moyen de sortir de l'impasse,
Faut-il abandonner l'espérance et la gloire ?
Renvoyer ces vaisseaux armés pour la victoire ? »
C'est alors que Calchas, debout devant l'autel,
Délivre au nom des Dieux, ce message cruel :
« Pour libérer les vents, tu devras immoler
Iphigénie ta fille ». Loin de te révolter
Tu t'en réjouis alors, promets le sacrifice
Et c'est de ton plein gré que tu vas à Aulis
– sous le prétexte vain de l'unir à Achille —
Attirer ton enfant, la conduire au supplice.
Puis tu changes d'avis ! Oui j'en détiens la preuve :
Ces lettres de ta main où tu viens d'avouer
Que tu ne seras pas l'assassin de ta fille.
Mais les Dieux ne sauraient démentir leur oracle,
Et toi, tu ne peux pas renier ta promesse.
Parjure, ambitieux, dépourvu de scrupules,
Appliqué à grimper les marches du pouvoir
Tu tomberas bientôt, seul, dans le désespoir.
Mais je ne puis te plaindre : je pleure mon pays.
La Grèce va donc, laissant les Troyens impunis,
Devenir la risée de barbares insoumis.
Nous avons initié une attaque infaillible

Mais à cause de toi, à cause de ta fille,
Tout périclité, hélas.

AGAMEMNON

C'est à moi de parler :
Frère, et je veux ici t'accuser à mon tour.
Calme, je veux le faire posément, sans détour
Avec douceur, raison, respectant les usages.
Pourquoi cette colère et ce regard sauvage ?
T'ai-je offensé dis-moi ? Jamais, aucunement.
Toi qui t'ériges en juge, qu'exiges-tu vraiment ?
Que viens-tu réclamer ? Une femme fidèle ?
Honnête et chaste et pure, bref l'épouse modèle ?
Que n'as-tu conservé celle que tu avais ?
Cela eût épargné la guerre et ces méfaits.
Je devrais porter, moi, la peine de tes fautes ?
Tu crains mon ambition, tu la trouves trop haute ?
Non : tu rêves toujours de presser sur ton cœur
Ta brûlante femelle, au mépris de l'honneur.
Honteuse volupté ! Est-ce moi qui suis fou
D'avoir abandonné une résolution
Funeste ? Ou toi qui geins comme une bête, un loup,
Et qui rêves encore d'une femme perverse
Et qui veux la reprendre ? Quel chemin de traverse
Emprunte ta pensée ? Tu devrais au contraire
Remercier les Dieux pour service rendu :
Paris t'a délivré d'un malheur absolu !
Mais non : tu as voulu — ô folie vengeresse —
Entraîner avec toi tous les rois de la Grèce.
Espères-tu encore les emmener à Troie ?
Fou ! Pour y parvenir, ne compte pas sur moi.
Les Dieux sont clairvoyants ils sauront reconnaître
Que contraint et forcé, j'ai feint de me soumettre
Contre ma conscience ! Mais tuer mon enfant
Pour voir tes vœux comblés et qu'alors triomphant,
Tu puisses te venger d'une femme infidèle
Tandis que, pour avoir violé les lois divines
Et humaines aussi envers mon propre sang
Je m'ensevelirais dans un fleuve de larmes,
Quand tu paraderais parmi les Grecs en armes
Non ! Puisque je ne peux te rendre à la raison
Et que mes arguments ne sont plus de saisons
Laisse-moi à la fin conduire mes affaires
Voilà, j'ai accompli ce que j'avais à faire.

MÉNÉLAS

Infortuné, perdu, sans parents, sans amis...

AGAMEMNON

S'il t'en reste aujourd'hui, n'exige pas leur ruine.

MÉNÉLAS

Es-tu encore mon frère ?

AGAMEMNON

Oui s'il faut m'associer
À ta sagesse, oui, mais non à ta folie

MÉNÉLAS

L'ami doit partager la douleur d'un ami...
Tu restes silencieux... Que faut-il en conclure ?
Que devant tous les Grecs encore tu te parjures ?

AGAMEMNON

Les Grecs sont abusés de quelque vision...

MÉNÉLAS

Soit donc fier de ton sceptre après cet abandon
Je ne renonce pas à ma guerre, pardon,
Avec d'autres moyens, avec d'autres amis,
Il est possible encore d'écraser l'ennemi.

Abraham

ISAAC
Mon père ?

ABRAHAM
Oui, mon fils

ISAAC
Il y a bien le feu et le bois mais où est l'agneau de l'holocauste ?

ABRAHAM
Pour l'agneau, mon fils, Dieu verra.

ACTRICE
Excusez-moi, je peux savoir ce que vous faites ?

ABRAHAM
Je viens offrir mon fils Isaac à l'holocauste.

ISAAC
Quoi ?

ABRAHAM
N'est point d'ombrage mon fils, Isaac, car telle est la volonté de Dieu, et il t'accueillera en son Royaume.

ACTRICE
Oui mais là c'est pas la bonne pièce.

ABRAHAM
C'est à dire ?

ACTRICE
Cet autel est destiné à Iphigénie

ABRAHAM
Ah... Je vois. Vous pourriez pas me le prêter ? J'en ai pour instant.

ISAAC
Mais Papa !

ABRAHAM
Isaac laisse parler les grandes personnes !

ISAAC
Mais Papa !

ACTRICE
Non mais de toute façon c'est pas possible. Allez Monsieur faut y aller maintenant.

ABRAHAM
Et pour Dieu ?

ACTRICE

Ah ça je ne sais pas, on a pas les mêmes ici. Ils sont plusieurs. Vous deviez le tuer pour quoi ?

ABRAHAM

Faire acte de foi et prouver ma dévotion.

ISAAC

Mais Papa !

ACTRICE

D'accord d'accord. Nous c'est pour du vent.

Bon, allez faut y aller maintenant Monsieur, bon courage.

ABRAHAM

Paix sur vous. Allons Isaac

ISAAC

Mais Papa !

Chœur 2²

CORYPHÉE

Heureux ceux qui ont connu la mesure de la déesse,
Qui ont maîtrisé leur part
du lit d'Aphrodite,
Et tempéré d'accalmie
Les dards de la folie.
Là, Éros, cheveux d'or,
Tire le double trait de ses grâces,
L'un pour un destin de force,
L'autre pour l'effondrement de la vie.
Je lui ferme ma chambre,
Très belle Cypris.
La grâce, qu'elle me soit
Mesurée, juste, les désirs.
Ainsi je voudrais connaître Aphrodite,
Repousser l'envahissante.

CHŒUR

Différence des natures des hommes,
Divergence des caractères !
Le caractère est un bien évident, toujours.
La culture que l'on apprend
Compte beaucoup dans l'excellence.

CORYPHÉE

Car la retenue est un savoir ;
Et, par la pensée, voir ce qu'il faut faire,
La grâce est là, qui distingue les uns des autres.
La réputation apporte ensuite la gloire, la vie sans âge.

CHŒUR

Grande action que de traquer l'excellence !
Pour les femmes, c'est de vivre une Cypris
Cachée ; pour les hommes,
L'ordre, grouillant de monde,
Rendra la ville plus grande au-dedans.

CORYPHÉE

Tu es venu, Pâris, le vacher,
Du pays qui t'a nourri, toi, parmi les vaches
Blanches de l'Ida,
Tu sifflais des airs barbares, sur les roseaux.
Ton souffle imitait
Les flûtes d'Olympus le Phrygien.

CHŒUR

Les vaches paissaient, leurs mamelles gonflées,

Là où t'attendait le jugement des déesses :
Il t'envoie en Grèce,
Devant l'ivoire du palais
De la belle Hélène ;
Dans les yeux où le regard s'échange,
Tu as donné le désir.

CORYPHÉE

Et toi aussi le désir te soulève.
Discorde conduit
La discorde grecque, avec armes et bateaux,
Jusqu'au château de Troie.

CORYPHÉE

Prince qui commande à tous les Grecs,
Agamemnon, je viens t'amener ton enfant,
Celle à qui dans ton palais tu donnais le nom d'Iphigénie.
Elle est accompagnée de sa mère, de ta chère Clytemnestre.
Mais comme le voyage était long, elles rafraîchissent
Leurs pieds de femmes, au bord de l'eau ruisselante d'une source,
Avec les pouliches. Les bêtes, nous les avons lâchées
Dans l'herbe des prés, pour qu'elles y prennent leur pâture.
Je suis venu en avant-coureur, pour te préparer.
L'armée est informée de l'arrivée de ton enfant
La rumeur a bondi, elle a été vite.
Tous ils accourent en foule pour le spectacle,
Pour voir ton enfant. Le monde entier
Parle des gens heureux et aime à les regarder.

CHŒUR

C'est une noce, ou quoi, que l'on prépare ?
Est-ce parce que sa fille lui manquait que le Prince Agamemnon
A fait venir l'enfant ?
Ils consacrent la jeune fille à Artémis,
La maîtresse d'Aulis. Qui donc va l'épouser ?
Allons ! Commence, toi à garnir les corbeilles, pour cette fête,
Occupe toi du chant nuptial, qu'à travers Aulis
Retentisse la flûte, que l'on entende claquer les pieds.
Le jour est là, qui va rendre heureuse une jeune fille.

Agamemnon/Iphigénie

IPHIGÉNIE

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?
À qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la reine ;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je...

AGAMEMNON

Eh bien, ma fille, embrassez votre père ;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE

Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée ;
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
À de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue,
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
À qui j'avais pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.

Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON
Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE
Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON
Je ne puis.

IPHIGÉNIE
Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON
Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE
Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON
Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE
Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice ?

AGAMEMNON
Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE
L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON
Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE
Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON
Hélas !

IPHIGÉNIE
Vous vous taisez !

AGAMEMNON
Vous y serez, ma fille.
Adieu.

Intermède

Ménélas/Agamemnon

MÉNÉLAS

Tourne les yeux vers moi... Ta main, frère

AGAMEMNON

Voici...

C'est donc toi qui l'emporte et je reste interdit
Ah c'est trop de douleur !

MÉNÉLAS

Non je ne puis me taire

Par pélops notre aïeul, par Atrée notre père
Sans aucun artifice, je te fais le serment
D'être, jusqu'à la mort, pour toi, un frère aimant.
Crois-moi, lorsque j'ai vu s'écouler de tes yeux
Tant de larmes amères, j'en atteste les dieux
J'ai pleuré tes malheurs, ils sont devenus miens.
Subjugué de pitié je n'exige plus rien.
Être heureux, honoré, quand tu es dans la peine
Ce m'est insupportable. Je repousse la haine :
Iphigénie, ta fille, ne la sacrifie pas
À mes seuls intérêts. Qu'elle vive près de toi.
Pourquoi, brutal, cruel, t'infliger ces tortures,
Déclencher des combats pour une créature
Et à quel prix grands dieux ? La mort de ton enfant !
Quoi ? Aurais-je oublié qu'elle était de mon sang ?
Fallait-il l'immoler pour recouvrer Hélène,
Engager une guerre et les pleurs qu'elle déchaîne ?...
J'étais aveugle alors, sourd, insensible et fou !
C'est fini, j'y vois clair, mon frère arrêtons tout !
Quittons ces lieux hostiles et renvoyons l'armée.
Me fustige, tant pis ! J'inverse le destin
J'abandonne pour toi mes funestes desseins
J'y renonce avec joie pour retrouver un frère.
Ce n'est pas me renier mais la preuve au contraire
— Et ne soupçonne pas la moindre trahison —
Que se rendre, de soi, à meilleure raison
N'est point le fait d'un homme endurci dans le mal.

AGAMEMNON

Tu ne te dresses plus devant moi en rival
Et contre toute attente, voilà que tu profères
De très sages paroles, des paroles de frère.
Oui, nous sommes unis par le sang, par le feu
Lors... que ce ne soit pas pour nous perdre tous deux.
L'amour et l'ambition, ton ardeur Ménélas
Nous avaient séparés... Il est trop tard hélas
Pour effacer le mal par nous-même engendré
Je ne puis échapper à la nécessité
D'accomplir malgré moi le sanglant sacrifice

MÉNÉLAS

Non ! Il ne le faut plus ! Trouvons quelque artifice

On peut agir encore : il faut gagner du temps.
Qui pourrait te forcer à tuer ton enfant ?

AGAMEMNON

Une armée toute entière contre moi réunie

MÉNÉLAS

Les Grecs ne pourront pas trouver Iphigénie
Si tu as pris le soin, afin de la sauver,
Dans Argos à leurs yeux de la dissimuler.

AGAMEMNON

Je pourrais en secret organiser sa fuite.

MÉNÉLAS

Oui ! Allons... Qu'attends-tu ?

AGAMEMNON

Ce qui viendra ensuite

MÉNÉLAS

Quoi ? Que crains-tu ?

AGAMEMNON

Calchas !

MÉNÉLAS

Calchas n'est qu'un mortel
Usurpant le pouvoir que confère l'autel.
Tous ces devins ne sont rien qu'une peste infecte.

AGAMEMNON

Mais il va révéler l'oracle à l'armée grecque

MÉNÉLAS

Non... Pas s'il meurt avant, et rien n'est plus facile
Allons.

AGAMEMNON

Attends.

MÉNÉLAS

Et quoi ?

AGAMEMNON

Un tout autre danger...

MÉNÉLAS

Si tu ne parles pas, comment devinerais-je ?

AGAMEMNON

Le bâtard de Sisyphe...

MÉNÉLAS

Ulysse

AGAMEMNON

Il sait tout.

MÉNÉLAS

C'est vrai... Il est habile, il s'insinue partout...
L'ambition le dévore et c'est un mal terrible.

AGAMEMNON

C'est un archer fatal et nous sommes sa cible.
Figure-toi : « Ulysse-au-verbe étincelant »
Debout parmi les Grecs, révélant, dénonçant
Mes indécisions, reculades soudaines,
Mes entêtements fous et ma promesse vaine
De sacrifier ici ma fille à Artémis.
Entends comme il m'accuse, entends la voix d'Ulysse
Dévoilant mon parjure et mon renoncement
D'obéir à l'oracle et tuer mon enfant.
Il les exalte tous à la curée, hardi !
Moi d'abord, toi ensuite et puis Iphigénie
Égorgée sur l'autel. Vois son sang qui ruisselle
Et ce n'est pas la fin : combien d'autres après elle ?
Pourquoi fuir en Argos ? Ils nous y poursuivront.
Nous savons toi et moi qu'ils nous apiègeront.
Les antiques murailles héritées des Cyclopes
Tomberont ! Et alors l'époux de Pénélope
Contempera Argos ruiné, ravagé
Sans aucun survivant qui le puisse venger...
Voilà, infortuné, les visions qui m'accablent.
Et pour parachever de me rendre coupable
— Ô cieux ! Je sens, d'horreur, ma raison vaciller —
Assez gémi ! Offrons ma fille au dieu Hadès.
Frère, épargnons au moins la reine Clytemnestre
Éloignons là du camp pour qu'elle ne voie pas
Son époux conduisant son enfant au trépas.
Évitons d'ajouter des larmes à la misère.

Chœur 3

CORYPHÉE

Elle arrivera au Simoïs, et
À ses tourbillons d'argent,
L'escadre de l'armée grecque,
Sur ses bateaux et avec ses armes,
À Ilion, en Troade,
Terre de Phoibos,
Où j'entends dire que Cassandre
Jette autour d'elle ses boucles blondes,
Parée des cheveux verts de sa couronne
De laurier, quand souffle des violences
Prophétiques du dieu se lève.
Eux seront debout, dans leur château
De Troie, sur leurs remparts,
Les troyens, lorsque l'Arès du bouclier de bronze
Sur la mer, avec la rame
De son bateau muni d'une bonne proue,
S'approchera des canaux du Simoïs.

CHŒUR

L'Hélène des deux Dioscures
Dans l'éther,
Il veut la ramener du palais de Priam
En terre grecque, à l'aide de boucliers
Endurants et de lances des Achéens.

CORYPHÉE

Il a encerclé le château, la ville des
Phrygiens, sur ses tours de pierre,
D'un carnage de sang,
Il a arraché les têtes, cous coupés,
Mis à sac la cité de Troie,
La ville jusqu'à la citadelle,
Il fera des filles des ruisseaux de larmes,
Et de la femme de Priam.
La fille de Zeus, Hélène,
Sera un ruisseau de larmes,
Pour avoir abandonné son mari.

CHŒUR

Ni sur moi, ni sur les enfants de mes enfants,
Que jamais l'avenir ne vienne,
Que les Lydiennes,
Couvertes d'or, et les femmes des Phrygiens,
Debout devant leurs métiers,
Diront ainsi, entre elles :
« Qui, par les belles boucles de mes cheveux,
Couchant à terre le mur de mes larmes,
Me cueillera sur ma patrie en ruines ? »

CORYPHÉE

C'est toi la cause, l'enfant du cygne au long cou,

Si le récit est vrai,
Que Lédà a rencontré l'oiseau dans son vol,
Quand Zeus changea de forme,
Ou alors des fables
Sur les tablettes des Piérides
Ont porté cela
Aux hommes, à contretemps, en l'air.

Intermède

Clytemnestre/Agamemnon/Achille/Iphigénie

CLYTEMNESTRE

Qui ? moi ? que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide !
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE

Où tout vous est soumis,
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière,
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON

J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

il sort

CLYTEMNESTRE, *seule*

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître ?
Ou de l'empire encor timide possesseur,
N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur ?
Et pourquoi me cacher ? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais n'importe ; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout !

Le ciel te donne Achille, et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

Achille entre

ACHILLE

Tout succède, Madame, à mon empressement.
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports ; et sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les dieux vont s'apaiser ; du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie,
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole, ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée,
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?

ARCAS

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie ;
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, à *Achille*

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE

Contre qui ?

ARCAS

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête :
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE
Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

Iphigénie entre

ARCAS
Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE
Pourquoi le craignons-nous ?

ACHILLE
Pourquoi m'en défier ?

ARCAS
Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE
Lui !

CLYTEMNESTRE
Sa fille !

IPHIGÉNIE
Mon père !

CLYTEMNESTRE
Ô ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE
Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS
Ah, Seigneur ! plutôt au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande,
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE
Les dieux ordonneraient un meurtre abominable ?

IPHIGÉNIE
Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE
Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille*
Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

ARCAS

Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant*

Ah ! Madame !

CLYTEMNESTRE

Oubliez une gloire importune :
Ce triste abaissement convient à ma fortune,
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée.
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Après de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
À mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime ;
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,

Iphigénie/Achille/Clytemnestre

ACHILLE

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille ?
Une mère pour vous croit devoir me prier !
Une reine à mes pieds se vient humilier !
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE

Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE

Quoi, Madame ? Un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
Il sait que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement,
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
À l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE

Hélas ! si vous m'aimez, si pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,

Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE

Lui ! Votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE

C'est mon père, Seigneur, je vous le dis encore ;
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisses pas du coup qu'on me prépare ?
Quel père de son sang se plaît à se priver ?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé ?

ACHILLE

Quoi, Madame ! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
On me ferme la bouche ! on l'excuse ! on le plaint !
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint !
Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme ?

IPHIGÉNIE

Ah cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
À quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

CLYTEMNESTRE

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE

Eh bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, et je vais lui parler.

CLYTEMNESTRE

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE

Eh bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE

Ah, Madame ! ... Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE

Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

ACHILLE

Enfin vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire.
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles ;
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(À Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire :
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Conférence 3 couteau

SAMUEL

Que celui qui n'a jamais tranché la chair d'une lame acérée, déchirant d'un fil aiguisé les fibres d'un muscle tendre, que celui-ci me jette la première pierre.

Cette sensation de sentir de la matière céder, se fendre sous une pression, une simple pression délicate, aisée. Ce rapport de force inégal qui donne au porteur de l'objet fabuleux ce pouvoir de défaire et de détruire.

Ô toi magnifique couperet, couteau et coutelas, toi qui dans ta lame reflète mon visage, toi qui m'octroie ce don de puissance, toi

SARAH

Non mais ça va pas ou quoi ? Tu fais quoi là ?

SAMUEL

Non mais c'est parce qu'on devait parler de couteau et du coup j'avais trouvé celui-ci.

« rôle »

SARAH

Le danger est une sensation, un pressentiment, la conviction viscérale, venu du plus profond de notre cerveau reptilien un malheur est sur le point de se produire. Qu'un événement funeste va arriver et qu'il bouleversera la suite des événements. Tétanisant parfois, il est souvent source de stress, d'inquiétude, de panique.

SAMUEL

C'est l'idée du danger dont il est question ici. Nous ne cherchons pas à matérialiser le danger.

SARAH

En tout cas pas pour le moment.

SAMUEL

Mais bien de développer, de disserter sur l'idée du danger. Parler de cuisine sans pour autant parler de recette.

SARAH

Parler d'art sans parler d'œuvre.

SAMUEL

Le danger, en tant que tel, vaut bien qu'un en cause un peu. Car il fait partie intégrante de nos vies. Vivre sans danger, sans l'appréhension d'une menace possible, ce serait être voué à la mort, rapide et inéluctable, conséquence d'une inconscience candide face à un événement.

SARAH

Le danger est là, partout. Lorsque vous conduisez, confrontez autrui, retirez vos masques, descendez un escalier.

SAMUEL

Il attend, paré à surgir, à bondir sur vous.

SARAH

Peut-être est-il caché là, parmi vous.

SAMUEL

Alors oui, effectivement, c'est peut-être un peu trop tragique tout ça. Mais à la fois on vous a prévenu dès le début du spectacle. Mais soit, soyons concret.

SARAH

Il paraît que ce qui est connu est moins effrayant. Ceci est un couteau.

SAMUEL

Un beau couteau d'ailleurs. Simple, élégant, droit, sans fioriture.

SARAH

Efficace.

SAMUEL

Cet objet, le couteau, accompagne l'homme depuis aussi longtemps qu'il mange de la viande. La première pierre saillante, effilée et aiguisée qui fut trouvée a servi pour construire, défaire et découper.

SARAH

Tuer.

SAMUEL

C'est un des outils les plus anciens, et pourtant, à ce jour, il est toujours aussi captivant. Toujours source de fantasmes et de craintes.

SARAH

D'admiration et de passion.

SAMUEL

Incroyablement simple de fabrication. Un manche, une lame.

SARAH

Une prise pour saisir et un tranchant pour agir. Pas besoin de faire un dessin.

SAMUEL

La difficulté de cet objet ne vient pas de sa conception ni de son utilisation.

SARAH

La difficulté vient dans la pratique. Dans l'acte commis par celui qui en use.

SAMUEL

Car un couteau est une arme. Et en tant que tel, me voilà donc armé. La réelle question qu'il faut se poser actuellement n'est pas de savoir ce qu'est un couteau, mais de savoir si je serais capable de m'en servir. Et surtout sur qui.

SARAH

Samuel s'est rasé la tête depuis peu. Il avait l'air d'un garçon tout à fait charmant et affable lorsqu'il avait les cheveux longs. Mais en même temps que sa capillarité, il a perdu de sa... Sympathie. Son visage semble s'être durci, son regard semble avoir changé, il paraît moins stable, plus à l'affût, plus acérée. Plus dangereux.

SAMUEL

Et pourtant l'apparence est parfaitement trompeuse. Ici je ne suis qu'acteur, en contrôle de mes faits et gestes, en conscience qu'un coup porté, sur l'un d'entre vous, aurait des répercussions funestes.

SARAH

Mais eux là. Eux les personnages. Les rôles. Eux sont prêts à tout. Et aujourd'hui, ici, malgré son crâne rasé, Samuel n'est pas la présence la plus dangereuse de ce théâtre.

SAMUEL

Non, à cet instant présent, ce n'est pas moi qu'il vous faut craindre. Vous n'êtes pas en danger. Cette lame ne vous fera rien.

Cette lame a déjà frappé, s'est déjà souillée de sang, et ce sang versé fut le flot qui emporta dans son sillage des millénaires de mythe. Et ce soir, cette lame va frapper, une nouvelle fois.

Agamemnon/Clytemnestre/Iphigénie

AGAMEMNON

Que faites-vous, Madame ? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée.
Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
À mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
Parlez.

CLYTEMNESTRE

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

Iphigénie entre

CLYTEMNESTRE

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je ? Quel discours ? Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et respectant le coup par vous-même ordonné,

Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà, d'Illion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que pour le commencer,
Mon sang fut le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée ;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux ; vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime,
Mais ils vous ont nommée ; un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontré,
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.

Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois.
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE

Vous ne démentez point une race funeste :
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a caché au reste de la Grèce.
Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,

L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux ?
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée ?
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés ?
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher ;
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Médée

MÉDÉE

Vous, ô mes fils, j'ai alors en vain nourri,
En vain j'ai travaillé et, gaspillé de fatigue,
J'ai souffert les affres affres de la matrone enceinte.
Sur vous, dans mes afflictions,
J'ai fondé beaucoup d'espairs : que vous, avec un soin pieux,
Favorisiez ma vieillesse, et sur la bière
Prolongez-moi après la mort — beaucoup envié
De mortels ; mais ces pensées anxieuses agréables
Sont maintenant évanouies ; car, vous perdant, je mènerai une vie
D'amertume et d'angoisse.
Mais quant à vous, mes fils

ACTEUR

Pardon mais vous êtes qui ?

MÉDÉE

...Mais quant à vous, mes fils,
Avec ces yeux chers que votre mère ne doit plus voir,
Vous vous précipitez donc vers un monde inconnu.
Pourquoi me regardez-vous avec un tel regard

ACTEUR

C'est toujours pas ici

MÉDÉE

Ah misérable, misérable moi !
Que dois-je faire ?

ACTEUR

Bah faudrait partir là

MÉDÉE

Ma résolution échoue.

ACTEUR

Vous m'en voyez navré
Mais c'est la mauvaise pièce

MÉDÉE

Étincelant de joie
Maintenant que j'ai vu leurs regards, mes amis,
Je n'en peux plus

ACTEUR

Alors reposez-vous mais faites juste ça ailleurs

MÉDÉE

Pourquoi devrais-je causer, une double part
De détresse à tomber

ACTEUR

Franchement j'en sais rien

Maintenant vous allez me faire le plaisir de
Vous diriger vers la sortie de ce théâtre
Qu'on ne vous revoie plus et puis bon vent chez vous
Alors
On va devoir faire un point parce que c'est plus possible
Si vous avez des gamins à sacrifier
Vous serez gentils de ne pas le faire ici
Et de faire passer le mot
Parce qu'on est un peu occupés en plus on a réservé la salle, on avait prévenu y'a des
affiches
Non
Vous savez quoi
(IN-FAN-TI-CIDE-EN-COURS)
Voilà
Comme ça c'est bien
Comme ça c'est parfait

Achille/Agamemnon/

ACHILLE

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,=
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire,
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée,
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains,
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE

Pourquoi je le demande ? Ô ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire !
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

AGAMEMNON

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE

Oubliez-vous que j'aime, et qui vous outragez ?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle...

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments :
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée ;
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE

Moi ?

AGAMEMNON

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrirait une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir ;
Vous le voulez, partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien,
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut ; je prétendis lui plaire :
Elle est de mes serments seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée,
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connais Priam, Hélène, ni Paris ;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.

Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Iliion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre ;
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

Chœur 4

CHŒUR

Quel épithalame a fait monter son cri,
À travers le lotus de Libye,
Mêlé à la cithare, amie de la danse,
Et lancé par les tuyaux des syrinx,
Quand, sur le Pélion, les Piérides
Aux belles boucles, présentes au repas des dieux,
Frappant sur la terre la marque
De leurs sandales d'or,
Étaient venues au mariage de Pélée ?
Leurs cris chantants
Acclamaient Thétis et le fils
D'Éaque, sur les monts des Centaures,
Dans la forêt du Pélion.
Le fils de Dardanos, l'aimé
De Zeus, les délices de son lit,
Ganymède le Phrygien,
Puisant une libation
Dans la gorge d'or du cratère.
Sur l'étendue des sables blancs de lumière,
Tournoyant en cercles,
Les cinquante filles de Nérée
Dansaient les noces.

Haut, dans les pins et dans la couronne du feuillage,
Était arrivé la bande des Centaures,
Éleveurs de chevaux, pour le banquet
Des dieux et le cratère de Bacchos.
Ils clamaient fort

Fille de Nérée,
Un fils te naîtra, une grande lumière pour la Thessalie.
Le devin qui connaît
Celle parle de Phoibos,
Chiron, a su le nommer.
Il ira au pays
De Priam, avec les guerriers
Porte-lance des Myrmidons
Pour mettre à feu la terre de gloire ;
Son corps cuirassé d'or
Aura revêtu l'armure
L'ouvrage d'Héphaïstos ; sa mère, la déesse
Lui aura fait ce cadeau
Thétis, qui l'a mis au monde.

Bienheureux le mariage
De la fille d'un noble père,
Que les dieux ont alors consacré,
Les noces de la première Néréide et de Pélée.

Mais toi, les Argiens vont te tresser une couronne sur la tête,
Sur les boucles de ta belle chevelure, comme à une vache

Tachetée, sortie des cavernes rocheuses de la montagne,
Une bête sans défaut, ils feront couler le sang
De ta gorge humaine.
Tu n'as pas été nourrie aux sons de la syrinx,
Ni des sifflements des vachers,
Mais auprès de ta mère, pour un mariage
D'apparat avec l'un des fils d'Inachos.
Où, en quel lieu, la notion
De Pudeur, ou du Bien, a-t-elle le pouvoir,
De faire front ?
Lorsque le pouvoir
Appartient à l'impie, que le Bien est laissé
Loin derrière, indifférent aux hommes,
Que le désordre l'emporte sur l'ordre des lois,
Et que les hommes combattent ensemble
Pour empêcher la haine des dieux de s'abattre ?

Dernière scène

ACHILLE

Venez, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez ; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
Tout le reste, assemblé, près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
À vos persécuteurs opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi, Madame ? Est-ce ainsi que vous me secondez ?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez !
Vous fiez-vous encore à de si faibles armes ?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE

Je le sais bien, Seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage ?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

IPHIGÉNIE

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait, et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avait rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez : à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles ;
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles ;
Signalez ce héros à la Grèce promis,
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit, déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez ; et dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
À vos faits immortels joindra mon souvenir,

Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, Prince ; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain par ce discours votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudrait honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame ; il faut les en croire et me suivre.

IPHIGÉNIE

Qui ? moi ? que contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irais éviter ?
Où serait le respect ? Et ce devoir suprême...

ACHILLE

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler :
Ne fait-il des serments que pour les violer ?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être, et ne vous connaît plus ?
Enfin, c'est trop tarder, ma Princesse, et ma crainte...

IPHIGÉNIE

Quoi, Seigneur ? vous iriez jusques à la contrainte ?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie ?
Ah, Seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter ;
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire,
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE

Eh bien ! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre père un cœur où j'entrevois
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon âme :
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, Madame ;
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé :
À mon aveugle amour tout sera légitime ;

Le prêtre deviendra la première victime,
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé,
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE

Ah ! Seigneur ! Ah ! cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
Ô toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe !
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

CLYTEMNESTRE

Ô monstre, que Mégère en ses flancs a porté,
Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ! tu ne mourras point ? Quoi ! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés ?
Et toi, Soleil, et toi, qui dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés !
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez !
C'est le pur-sang du dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.
Achille en ce moment exauce mes prières ;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières.
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais... Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE

Ah ! Madame !
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez ; laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.

Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

Conduisez-moi la conquérante de villes,
D'Illion et des Phrygiens.
Donnez, apporter les couronnes, pour
Ceindre mon front. Voici la boucle à couronner.
Portez l'onde des baquets.
Tournez autour d'Artémis,
De son temple, de son autel,
d'Artémis, ma maîtresse,
La très heureuse. Avec mon sang,
Il le faut, par mon sacrifice,
Je vais annuler l'oracle.
Puissante, ô puissante mère, à toi
Je vouerai mes larmes.
À l'autel, il ne sied pas de pleurer.
Iô ! Jeunes femmes,
Charmons ensemble, par nos incantations, Artémis,
Face au passage de Chalcis,
Où les bateaux de la mort se déchaînent
À cause de mon nom, au mouillage
De la passe étroite d'Aulis, sur cette rive.
Iô ! terre, ma mère, terre pélasgienne,
Et Mycènes, ma maison.

LE CHŒUR

Tu invoques la ville de Persée,
Le travail des mains des Cyclopes.

IPHIGÉNIE

Tu m'as nourrie pour faire de moi une lumière de la Grèce,
Je n'ai pas honte de mourir.

LE CHŒUR

La gloire ne t'abandonnera pas.

IPHIGÉNIE

Iô ! Iô !
Jour qui portes le flambeau,
Et rayon de Zeus,
Nous habiterons une autre
Ah ! une autre vie, un autre destin.
Je te dis adieu, lumière aimée.

LE CHŒUR

Iô ! Iô !
Voyez là qui marche,
La conquérante des villes, d'Illion
Et des Phrygiens. Sa tête
Est couronnée pour recevoir l'onde des baquets.
Elle marche à l'autel de la déesse, son démon protecteur.
Elle meurt dans l'éclaboussement

D'une rosée de sang, et le coup superbe de son corps, égorgé.
Le beau ruissellement de l'eau
Et les baquets paternels t'attendent,
Et l'armée des Achéens, impatiente
D'aller dans la ville d'Ilion.
Appelons la fille de Zeus,
Artémis, la maîtresse des dieux
Pour un destin de bonheur :
Puissante, ô puissante, agréée
Un sacrifice humain, et envoie dans la terre
Des Phrygiens l'armée des Grecs,
Dans le fief de Troie, la fourbe,
Accorde à la Grèce qu'Agamemnon
Par ses armes couronne
Sa tête de la plus haute gloire,
D'une gloire inoubliable.